

BIBLIOTECA DE LA ALHAMBRA



bres, la Sierra de Baza, l'imposant massif du Jabalcon, le steppe aride et désert du Marquesado, Cadix et sa superbe plaine, avec le groupe des coteaux qui séparent cette contrée de Grenade et qui, vus de cette hauteur, font l'effet de vagues écumantes qui se déroulent, ou, mieux encore, de nuées blanches qui se seraient subitement congelées. Nous avons admiré ensuite cette splendide *vega*, s'étalant comme un tapis de reine, les cimes éloignées de l'Amijara et de Lújar, la contrée alpujarrane avec tous ses villages, véritables nids d'aigles accrochés au-dessus de l'abîme, et la côte enchantée de la Méditerranée, depuis le cap de Gata jusqu'à Algésiras. A présent, de l'autre côté de la mer, se dressait devant nous, à peine entrevu, le littoral vermeil de l'Afrique, dominé au loin, en perspective fuyante, par les pics argentés de l'Atlas. Les tièdes bouffées du vent du sud nous apportaient la sensation atténuée des ardeurs du désert ; Grenade en recevait comme un salut et une caresse de l'Afrique, et, sous cette douce haleine qui avait touché au passage les neiges de l'autre continent, la neige éternelle qui nous entourait laissait fondre en larmes quelques-uns de ses flocons. Alors me revenaient en foule les souvenirs historiques de cette admirable contrée, avec ceux de son antique civilisation et de sa grandeur passée. Cette heure du jour est naturellement mélancolique ; la vue des derniers rayons du soleil se jouant dans les nuages en augmentait encore la tristesse, et je voyais et j'entendais défilé dans ma mémoire, sur un rythme cadencé comme la musique de Caril sur les poèmes d'Ossian, les hommes et les choses d'autrefois : impression grave et tendre et pénétrante à l'égal des souvenirs du bonheur évanoui.

Rarement il est donné à l'homme de contempler un panorama d'une telle splendeur. Vous tous qui savez peindre, admirer, sentir les magnificences de la nature, c'est là qu'il vous faut aller.

Nous passâmes cette nuit-là en un *rendez-vous* de chasse, au pied du Picacho, et, le lendemain, au point du jour, nous remontions encore au sommet de cette montagne, pour jouir une fois de plus d'un si beau spectacle. L'ascension est pénible. J'estime, en dépit du préjugé contraire, que ceux qui voudront la tenter après nous, feront bien de se munir d'un bon flacon de rhum et d'en absorber quelques gorgées pour se donner du cœur à la montée.

Du haut du Picacho, nous voyions à nos pieds, à 700 mètres de profondeur, le cirque de Veleta, recouvert d'un épais manteau de neige tout rayé de crevasses verticales et obliques ; la partie inférieure en est obstruée d'un amas de roches comme on en voit dans les *craus*. Ce cirque n'est autre chose qu'un glacier ; il suffit de le voir de haut pour en être assuré. Nous voulions y descendre par la voie la plus courte, mais notre guide ne connaissait point le terrain ; aussi dûmes-nous suivre un long détour pour y accéder. Nous primes donc, à cet effet, à travers les

neiges, par le Borraguil des pâturages de Dilar, et nous eûmes à traverser neuf glaciers d'une largeur de 20, 50 et 100 mètres. Nous rencontrâmes plus loin toute une série de lacs, depuis celui de Dilar, qui est le plus élevé, jusqu'à celui de Las Yeguas, qui est le plus bas, et de beaucoup le plus pittoresque. De là, nous franchîmes à nouveau la ligne de partage des eaux, en gagnant le Monachil, et nous atteignîmes les pâturages de San Jerónimo.

La vallée du Monachil était en pleine floraison printanière, tandis qu'autour des lacs que nous venions de rencontrer, l'ombre projetée par le flanc de la montagne découpait une vaste muraille de neige. Notre course se continua ensuite entre le bassin du Monachil et le Génil, et nous descendîmes la Sierra jusqu'à Gúejar.

A Gúejar, nous n'étions plus que trois. Le reste de la troupe était resté en arrière, pour se reposer.

A ceux qui recherchent de courtes excursions, je conseillerai l'ascension de quelqu'un des sommets qui dominant la contrée de Gúejar. Du haut du Calal, par exemple, ou du haut du Dornajo, ils pourront admirer de très belles vues.

Le lendemain, nous montions, par le bassin du Génil, jusqu'au Gualnon, et le jour suivant, par le ravin du même Gualnon, nous atteignîmes le cirque de Veleta, où nos précédentes conjectures se trouvèrent parfaitement confirmées. Ce cirque est bel et bien un glacier, auquel rien ne manque : ni les stries d'érosion, parfaitement visibles sur certaines roches, ni les couches de stratification, ni les brisures ordinairement observées. Le glacier se développe en pente large et abrupte, dans les crevasses de laquelle les divers plis de neige s'irisent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. C'est le glacier le plus élevé de l'Europe et, comme tel, le plus digne sans doute d'être étudié.

Tandis que mes compagnons prénaient des vues, je me trouvai seul entre les plis d'un linceul de neige, et tout saisi d'un silence inconnu peut-être du voyageur dans les autres sites les plus déserts. Goethe, le grand peintre de la nature, n'a jamais pu rendre la beauté d'un paysage sans y marquer les contrastes, sans parler des bruits ou des couleurs. Il lui eût été difficile de rendre l'impression produite par ce site sauvage auquel n'arrive nulle rumeur des cités lointaines, nul bourdonnement d'insecte : l'insecte ne vit pas à de pareilles hauteurs ; aucune plante n'y végète. Dans une telle solitude, l'être humain éprouve l'impression d'un abandon complet, ne voit plus que mort et désolation. La vie disparue, le tableau est effroyablement muet. Cependant, au fond des crevasses environnantes, — seul mouvement qui se manifestât en cet endroit, — quelques glaçons fondaient en eau et s'égoûtaient, et il fallait ce détail de mince intérêt pour que l'esprit sentît s'éveiller encore en lui l'idée de la transformation et de la vie. Ce morne spectacle contrastait

si bien avec la grandeur et l'exubérante vitalité de tout ce que nous avions contemplé les jours précédents, que je ne pus m'empêcher de songer aussi à la triste antithèse existant entre le passé et le présent de cette contrée. Et ces maigres filets d'eau, qui bientôt allaient devenir le Gualnon, le Génil et l'abondant Guadalquivir, pouvaient-ils ne pas me rappeler de même les filons épars et précieux de notre agriculture grenadine, qui, réunis et organisés, pourraient si aisément transformer cette province en un riche entrepôt de production?

Depuis la ferme de l'Estrella jusqu'à l'entrée du val de Gualnon, nous eûmes à monter par les pâturages du Calvaire, à passer le col de Vacarés et à longer le lac du même nom. Ce lac n'est point très élevé, mais c'est un des plus pittoresques que l'on puisse voir. Son orbite est à peu près circulaire; il mesure environ 100 mètres de diamètre en sa plus grande largeur, et, du côté qui ne voit point le soleil, il est environné de neige. On y entend un écho double; cet écho est sans doute celui qui a donné lieu à tant de fables et de légendes. Il correspondrait, selon les uns, aux sources du Génil, dont les gens crédules lui attribuent l'origine. Il est cependant démontré, par la disposition des parois d'ardoise et la structure du terrain, qu'il ne résonne pas de ce côté et qu'il est plutôt tourné vers l'un des affluents du Trevezel.

Nous poursuivîmes notre route à travers la région supérieure des affluents que je viens de nommer; cette zone est curieuse à visiter. Nous gagnâmes de là le col de Serez, et, comme j'ai déjà décrit cette partie de la Sierra, tout ce qui me reste à dire, c'est que nous continuâmes à descendre et que nous nous égarâmes à travers les plateaux du Marquesado¹.

Ma première excursion à la Sierra-Nevada était terminée. Mon récit ne va pas au delà.

Nous avons, en somme, parcouru une contrée aride et triste dans ses points élevés, fertile et riante en sa partie inférieure, et dont les aspects variés offrent le contraste successif de toutes les saisons et de tous les climats. Tous les terrains des divers âges s'y voient réunis, depuis celui qui est encore en période de formation jusqu'à l'ardoise primitive qui constitue le noyau de la Sierra. Toutes les époques y sont représentées par quelque vestige ou quelque tradition: on y retrouve le monument celtique près du col de la Ragua, les ruines romaines à Cadix, les souvenirs arabes sur toute l'étendue du pays, et partout également la mémoire et les traces des temps plus récents où tant de belles vallées s'humectèrent du sang versé dans les batailles; où, dans ces défilés, brillèrent les mous-

1. Dans le *Journal de voyages* publié à la suite des Conférences, le lecteur trouvera tous les détails de l'excursion. L'auteur se propose de compléter ces études dans une seconde expédition, qu'il fera probablement l'été prochain.

Hélas! la mort a renversé tous les projets en détruisant tous les espoirs; cette remarquable exploration, si importante au point de vue de la science, demeure à jamais inachevée.

quets de Don Juan d'Autriche et du marquis de los Velez, poursuivant avec une fureur sauvage les Mores soulevés.

D'autres que moi, je l'espère, révéleront un jour à l'Espagne, à l'Europe, les richesses oubliées ou méconnues de ce coin privilégié du monde.

Cette monographie a pour seul objet d'éveiller l'intérêt du public et d'inviter les savants à une étude complète de la Sierra. Si mon appel est entendu, je me tiendrai pour satisfait : j'aurai contribué, pour ma modeste part, à faire admirer encore davantage les beautés sans rivales du pays grenadin.

LUIS DE RUTE.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalif
CONSEJERÍA DE CULTURA

Journal d'une excursion à la Sierra-Nevada

1888

3 août. — Nous partîmes de Grenade à 11 heures du soir (altitude approximative 650 mètres à Puerta-Real), en suivant d'abord la route de Motril et plus tard celle de Tablate à Albuñol. On passe par le Soupir du Maure (820 mètres). Nous arrivâmes à cinq heures du matin à Lanjarón (680 mètres), d'où l'on voit la colline del Caballo (3,080). Dans ses contreforts abrupts s'abrite la vallée où croissent des bouquets d'orangers (aujourd'hui malades), et, sur la partie haute de la côte croissent des châtaigniers. Au-dessus de cette vallée s'étend l'immense blancheur du plateau neigeux.

Le rio Lanjarón serpente le long de ces côtes d'ardoises multicolores, qui, toujours en mouvement, rendent impossible toute œuvre solide.

La route d'Orgiva à Albuñol, actuellement en construction, s'appuie sur la pente gauche.

4 août. — Nous étudions longuement le terrain qui constitue ces côtes mouvantes. On peut les considérer comme triasiques, bien qu'elles passent pour permienes. Le trias apparaît dans toutes les zones de la province avec la même erreur de classification et recouvre la formation azoïque de la Sierra-Nevada. Des échantillons des deux terrains apparaissent à des hauteurs distinctes, mais la formation de la Sierra à sa base se révèle clairement de ce côté. Il est certain que quelques mamelons isolés, proches du village, ont l'aspect de grandes moraines.

Nous arrivons à Orgiva (470 mètres) à la tombée de la nuit, après avoir traversé le rio Seco et le rio Chico, affluents du rio Grande, lequel, tout auprès, déverse ses eaux dans le Guadalfeo.

5 août. — Le rio Chico est peu distant du Seco dans les environs d'Orgiva, qui, avec sa vega incomparable, semble une île véritable. Le triangle formé par le rio Grande, le rio Chico et le Seco l'enveloppe complètement, et menace perpétuellement la ville et ses richesses, car ces trois fleuves sont de véritables torrents, et leurs débordements minent rapidement

1. Les altitudes ne sont pas rigoureusement exactes, car elles n'ont été constatées que par l'anéroïde dont je me sers d'ordinaire dans mes excursions.

les alluvions de l'île. Il ne serait ni très difficile, ni très coûteux de séparer le rio Chico du Seco, ainsi que nous pûmes nous en convaincre des hauteurs de Cañar et de Soportujar, villages situés sur le versant sud de la Sierra-Nevada, qui sont les premiers de ce côté qui se voient de la Alpujarra-Alta. Leur altitude respective est de 1,014 mètres et 962 mètres. Dans mes diverses excursions, je ne montai pas jusqu'aux villages, mais dans celle que je fis au mois de novembre dernier, je parcourus tout ce qu'on appelle Alpujarra-Alta.

Pour ceux qui voudraient visiter ces sites pittoresques, je dirai qu'après avoir passé par les villages dont je viens de parler, l'on arrive à la Venta del Aire (1,009 mètres), qui sépare le rio Chico et le rio de Capileira, ou Porqueira, affluent du Trevelez, qui se jette dans le rio Grande, lequel va grossir ensuite le Guadalfeo. Sur la rive gauche du Porqueira, l'on voit trois villages, et rien n'est plus pittoresque que le coup d'œil qu'offre cette vallée à partir de la Venta del Aire. Les trois villages sont Pampaneira (1,106 mètres), Bubión (1,312 mètres), Capileira (1,451 mètres) au pied du Mulhacen et de la Veleta, d'où part le Porqueira.

Au-dessus de ces villages, sur la rive gauche, passe une première ligne de partage : le ravin de la Sangre (1,550 mètres), puis une autre qui domine Pitres (1,276 mètres) dont le rio, comme ceux que je viens de nommer, va à Trevelez. La côte est assez douce à partir de Pitres, pour que les chariots qui, en 1879, montèrent les chaudières à vapeur nécessaires à l'installation géodésique, aient pu arriver jusqu'à Mulhacen.

Dans la vallée du Trevelez, qui est le rio le plus important qui descend de la Sierra-Nevada, on trouve sur la rive droite les villages de Pitres, Portugos (1,330 mètres), Busquitar (1,170 mètres) et d'autres villages nombreux et moins importants; en suivant la côte, on arrive à Trevelez (1,560 mètres), enclos au milieu d'une fondrière qui descend de la lagune de Vacares et de tout le massif central de la Sierra. La rive gauche de Trevelez est très abrupte et présente de grandes élévations, même dans les monticules les moins importants.

Nous retrouverons la partie la plus orientale de la Alpujarra dans le cours de notre récit. Ce que je viens d'en esquisser provient des souvenirs de l'excursion que j'y ai faite, ainsi que je l'ai dit plus haut, en l'automne dernier. La formation de ces vallées est toute schisteuse, tantôt micacée, tantôt calcaire, et laisse voir parfois les calcaires métamorphiques.

Nous partîmes d'Orgiva après avoir pris quelques croquis et des vues photographiques des environs. Passant le rio Grande sur le pont en construction, nous suivîmes la route qui va à Albuñol par le Haza del Lino, point culminant de la Contraviesa (1,250 mètres). La Contraviesa sépare le rio Grande (plus tard Guadalfeo) de nombreux ruisseaux qui vont à la mer, proche d'Albuñol. Au levant, la Contraviesa s'unit à la Sierra-Nevada par la Loma de Yator, contrefort qui s'appuie contre les

deux montagnes, servant à la fois, de ligne de partage entre le río Cadiar qui devient ensuite le rio Grande, et la rambla de Ujijar, dont nous parlerons ensuite.

Le versant nord de la Contraviesa est aride et triste. Jadis de nombreuses vignes, aujourd'hui ruinées en grande partie, l'égayaient. Le versant du midi est profondément entaillé par des cours d'eau, qui fertilisent quelques petites plaines.

6 août. — Nous couchons dans une ferme de l'Haza del Lino et nous partons à 4 heures du matin, suivant la Venta del Tarugo jusqu'à Cadiar. A 9 heures, en cheminant lentement, nous arrivons à un admirable point de vue (1,290 mètres), que nous baptisons « le Balcon du Diable ». Toute la partie occidentale de la Nevada jusqu'au Suspiro del Moro et au village de Padul (où commence la vallée de Lecrin) se dessine parfaitement. Dans le lointain s'élève la Sierra-Elvira. Comme le versant nord de la Contraviesa forme, pour ainsi dire, une chaussée en face de la Sierra-Nevada, on voit au loin les petits villages que j'ai nommés, et l'on pourrait étudier facilement l'orographie de toute la partie méridionale. Nous descendons par l'extrémité de la Contraviesa, et, laissant à droite le Cerrajón de Múrtas, limite orientale extrême de la Contraviesa, nous arrivons, à midi, à Cadiar, situé sur la rive gauche du fleuve de ce nom, qui s'appelle également Notaez, et se trouve à une altitude de 940 mètres. C'est un des villages les plus importants de la Alpujarra-Alta. En partant de Cadiar par le plateau de Yátor, nous arrivons à Yátor (800 mètres).

7 août. — L'on peut arriver à Ujijar par la coupure large et pénible frayant un chemin à travers les alluvions, mais, pour rendre l'excursion plus intéressante, il vaut mieux suivre par les hauts villages qui, entre le plateau de Yátor et la limite de la province d'Almeria, sont situés dans la partie orientale du versant méridional de la Sierra-Nevada. Ces villages, malgré leur grande altitude, sont entourés de la végétation délicate propre aux climats tempérés. Les communications sont des plus difficiles entre eux, car ils sont situés sur les escarpements de la cordillère et séparés par des contreforts qui divisent les cours d'eau fécondant les vegas pittoresques. Les principaux villages sont Yátor (800 mètres), Mecina Bombarón (1,200 mètres), dont le système d'arrosage est aussi rare que curieux, Yegén (1,180 mètres), Válor (930^m), Nechite, Mecina Alfar (840 mètres) et Mairena, sur le versant de la Sierra qui forme la rive gauche du rio Ujijar. Le village de ce nom, très important, s'élève sur la rive droite à une altitude de 600 mètres. Toutes les eaux de cette partie se déversent, au levant, dans le rio Adra, tandis qu'à partir du plateau de Yátor, par le Cadiar elles vont au Guadalfeo.

Il est impossible, sans avoir une carte sous les yeux, de se rendre compte de la forme et de la structure orographique du territoire. L'on

comprend sans difficultés, néanmoins, que la Alpujarra-Alta doit être très riche, puisque toutes les eaux du versant méditerranéen occidental de la Sierra-Nevada arrivent à elle dans cet étroit espace, ce qui explique, du reste, combien sont terribles les inondations de ces rios et de ceux qui, par le nord-est et le sud-est de la Sierra, courent se déverser à Almeria. A partir de la division des mers, toute la région des neiges converge forcément vers ces deux zones. Aussi, dans une année neigeuse comme l'a été celle-ci, un dégel devait infailliblement amener les inondations effroyables qui sont survenues, et dont l'on ne peut se faire une idée ni un point de comparaison, car aucune autre contrée n'offre une analogie, même lointaine, avec cette région.

8 août. — De retour de la partie Est du coteau de Yátor à Cádiar, nous partîmes pour Trevelez. Du rio on voit Narila (1,000 mètres). Nous passâmes par Timar, montant ensuite la côte de la division entre le Cádiar et le Trevelez. Sur le versant du Cádiar se trouvent les villages de Bérchules, Lobras, Timar (1,090 mètres), Nicles (1,024 mètres), Jubiles, Cástaras (1,033 mètres), Notaez et Almejijar. Dans cette zone, et jusqu'à Yátor, l'on rencontre des mines abondantes de mercure, de cuivre, de nickel, d'antimoine, de cobalt. Malgré le peu de succès des premières tentatives, on exploite encore des mines de mercure. Le passage de la division se fait par divers cols. Le plus bas est dans la direction de Busquistar à Notaez, à 1,228 mètres, mais celui que nous cherchons, à partir de Cádiar, pour aller au village de Trevelez, est celui qui correspond au chemin passant par la cime de Jubiles, qui s'élève jusqu'à 1,200 mètres. Ce sentier est un des plus difficiles et des plus périlleux de ce territoire, dans lequel apparaissent les ardoises que nous avons rencontrées sur d'autres points de la Sierra, et qui, certainement, sont secondaires.

Nous arrivâmes à Trevelez à la tombée de la nuit, nous traversâmes le rio et passâmes par l'église basse (1,500 mètres) et par le haut ermitage (1,560 mètres). Certaines maisons du village sont à plus de 1,600 mètres d'altitude.

Cette différence de niveau entre les quartiers des villages de la Haute-Alpujarra est très fréquente, car ils sont échelonnés sur les côtes les plus inclinées de ces vallées. A Mecina Bombarón, nous rencontrâmes plus de 100 mètres de différence entre les quartiers superposés du village. Nous couchâmes à Trevelez; l'horizon y est triste, borné par les rives, presque à pic, du rio du même nom, qui présente des sinuosités empêchant de voir le village jusqu'à ce qu'on y arrive. Les toits, presque horizontaux malgré les neiges qui devaient motiver une autre disposition, servent réciproquement de terrasses aux habitations superposées, tant est prononcée l'inclinaison de la pente sur laquelle elles sont construites. Nous fîmes alors nos préparatifs en vue de notre ascension

des hauts pics de la Sierra, et nous conseillons à ceux qui la tenteront de prendre les précautions suivantes :

1° Emporter de grandes capotes de montagne et des couvertures pour la nuit;

2° Des tentes de campagne, car il n'y a pas de grotte assez grande pour y dormir; des lanternes;

3° De la glycérine pour enduire fréquemment la peau et éviter l'inflammation des paupières, des joues, du nez, des oreilles et du cou. La glycérine allemande pure de Mülher, de Cologne, est préférable à celle de Piver. On peut s'en servir sans aucune préparation, à chaque instant, tandis que la seconde demande à être dissoute dans l'eau, alors que l'on n'en trouve plus passé 2,800 mètres d'altitude;

4° Ne pas enlever ses gants un seul instant et les porter fourrés, car les mains demandent à être constamment et chaudement abritées;

5° Avoir des tuyaux de seigle préparés pour éviter de se couper les lèvres à l'eau des sources dont la température est extrêmement basse, ou lorsque l'on y substitue de la neige fondue, la seule eau qu'on rencontre sur les cimes;

6° Bien que quelques alpinistes croient l'alcool préjudiciable sur les hauteurs, j'ai eu plusieurs occasions d'expérimenter que rien ne soulage la lassitude et la faiblesse extrêmes que l'on ressent dans les montagnes, ainsi que les symptômes du *mal de montagne*, comme quelques gouttes, prises par petites gorgées, de bon rhum. Le vin n'est pas de trop pour les repas qui se font dans la zone des sources, mais, plus haut, l'appétit s'en va et le vin ne suffit pas à apaiser la soif.

Il convient d'emporter quelques charges d'eau, car celle qu'on obtient par la fonte des neiges est désagréable et préjudiciable à la santé. Ne pas oublier un verre de poche;

7° Nous recommandons également de s'approvisionner de bois: il n'y a ni arbustes, ni arbrisseaux que l'on puisse utiliser dans les cimes pour préparer les repas;

8° L'on doit porter des bottes hautes à semelles de chanvre, que l'on humecte légèrement le matin, et qui, mieux que toute autre chaussure, permettent de mieux marcher parmi les ardoises. Les semelles se préparent très bien à Grenade, et l'on y fait à bon compte ce genre de brodequin, qu'il convient de commander quelques jours avant d'entreprendre l'ascension. Les guêtres gênent la marche sur les terrains abrupts. Il faut emporter un bâton léger, mais fort, armé d'une pointe de fer; plus il sera haut, plus il sera utile, car il ne sert pas seulement pour marcher sur la neige et les ardoises, mais encore il facilite le saut et la montée par les hauts degrés qui se présentent sur beaucoup de points;

9° Comme instruments utiles pour les observations, prendre avec soi une boussole, des thermomètres (un clinomètre); un baromètre. Les plus